

DU DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE DE LA GUERRE AU NÉO-COLONIALISME EN AFRIQUE: QUELLES SOLUTIONS POUR SAUVER L'AFRIQUE?

N'GUESSAN Yao Jean-Luc
Doctorant
Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)
Département de Philosophie
jeanlucnguessan189@gmail.com

Résumé

Les indépendances africaines, fruit de plusieurs luttes, ont été un véritable échec quand on jette un regard critique sur la réalité du continent. En effet, depuis les indépendances, l'Afrique est en proie à plusieurs crises militaro-politiques. Aujourd'hui, c'est le terrorisme et les crises militaro-politiques qui constituent le lot quotidien des Africains. Faisant partie de la stratégie des grandes puissances pour perpétuer le néo-colonialisme, l'Afrique ne pourra s'en défaire que par une union des Etats et le choix des dirigeants responsables.

Mots-clés: Dirigeants Responsables, Industrie de la Guerre, Investissement dans la Mort, Néo-Colonialisme, Pompier-Pyromane

Abstract

Africans independences, fruit of many fights, were a veritable failure when man takes a critical look on the continent's reality. Indeed, since independences, Africa has been shaken by several political and military crises. Today it is the terrorism political and militaries crisis which are the daily problems of Africa. Being part of the European's strategies to perpetuate neocolonialism, Africa can stop it by states union and liable leaders.

Keywords: Responsible Leaders, War Industry, Investment in Death, Neocolonialism, Pyromaniac Firefighter

Introduction

L'actualité du monde en général et celle de l'Afrique en particulier laisse transparaître une réalité: les guerres de toutes sortes. Comme le dit L. D. Fie « c'est un secret de polichinelle d'affirmer que l'Afrique est le foyer de tensions, de guerres dont les conséquences sont la famine, la pauvreté polyforme » (L. D. Fie, 2009, p. 20). Nous constatons que tous les maux qui minent nombre de pays africains sont du fait des guerres à répétition qui suivent toujours le même schéma. Elles commencent par des mésententes internes qui se transforment par la suite en crise interne et le résultat est la mort à grande échelle de la population innocente. Pour mettre fin à ces crises, il est fait toujours appel à l'ancienne métropole, une force « impartiale » qui sert de médiateur « crédible ». Au regard de cette triste réalité, il y a lieu de s'interroger sérieusement : Plus de cinquante après les indépendances, l'Afrique n'est-elle toujours pas en mesure de régler elle-même ses interminables problèmes ? Où est-ce l'ancienne métropole qui veut encore la tenir comme un maître tient son chien ?

Des décennies après les indépendances, le constat que nous faisons est que l'Afrique ne s'est pas encore montrée responsable pour assumer un destin glorieux. Les chemins que l'Afrique a empruntés nous ont conduits à une destination unique : celui du sous-développement. « Mais le sous-développement en lui-même n'est pas une fatalité. Toutes les grandes nations, tous les continents et tous les individus sont passés par là. Ce qui est mauvais, c'est d'y demeurer » (S. Diakité, 2014, p. 420). Il faut à l'Africain de transcender ce sous-développement afin d'entrer dans l'histoire universelle. Or « il semble qu'en Afrique, cette prise de conscience est en latence » (S. Diakité, 2014, p. 420). S'il est évident que l'Afrique n'est pas encore capable de s'assumer pleinement, il est tout aussi clair qu'il y a des crises qui sont téléguidées par l'extérieur pour maintenir ce continent dans la minorité.

Depuis leur accession à l'indépendance, tous les Etats africains ont presque tous, pour ne pas dire tous, investi dans les matières premières. De ce fait, aucun d'eux n'est, à ce jour, une puissance industrielle. Pourtant, les guerres qui se déroulent en Afrique montrent un armement exceptionnel digne d'un film hollywoodien. Ce sont les puissances coloniales, puissances industrielles, qui fabriquent ces armes de guerres pour les vendre aux Africains. Pour avoir créé certaines guerres pour les autres, elles sont, très souvent, les seules à savoir et à pouvoir les calmer en se posant en force-tampon au compte de l'État en crise ou des Etats en conflit. Cette attitude de « pyromane-pompier » leur donne l'occasion de créer l'illusion qu'elles investissent dans la pacification des lieux en feu, alors qu'en réalité, elles s'en servent afin de toujours consolider leur domination sur l'Afrique. Ce constat nous emmène à poser la question centrale suivante: Le développement de l'industrie de la guerre et l'usage abusif de ses produits en Afrique ne permet-il pas aux puissances coloniales de perpétuer leur domination sur l'Afrique ? Pour répondre à cette question, ces autres interrogations s'imposent : Que signifient d'abord les termes de néo-colonialisme et d'industrie de la guerre ? Ensuite, quel constat faisons-nous de l'actualité africaine ? Et enfin, quelles solutions pouvons-nous proposer ?

1. Dans les interstices des expressions

Pour mieux analyser notre sujet, il est judicieux d'en définir les termes majeurs que sont « l'industrie de la guerre » et « le néo-colonialisme » dans le sens de les articuler dans leur logique brouillée.

1.1. L'industrie de la guerre ou la guerre en industrie

Le dictionnaire Le Robert définit l'industrie comme étant « un ensemble d'activités économiques ayant pour objet l'exploitation des richesses minérales et des diverses sources d'énergie, ainsi que la transformation des matières premières animales et végétales en produits finis susceptibles d'être consommés » (*Le Robert* 2016, p. 235). Elle implique la centralisation ou le stockage des moyens de production et l'utilisation du niveau technique le plus avancé. L'industrie désigne ainsi toute activité qui transforme la matière première en produits finis ou semi-finis ordonnés à la consommation dans ses diverses variantes. Affectée à la guerre, l'industrie se laisse comprendre comme la technique ou l'art au

service de la guerre. Elle désigne toutes ces industries qui prospèrent dans la fabrication et la commercialisation des engins de guerre aux formes les plus variées.

Mais, il ne s'agit pas simplement de fabriquer des engins de mort, il faut, et essentiellement encore, leur trouver des espaces d'expression, c'est-à-dire des espaces d'application, des lieux où on va les utiliser ou les consommer. En tant qu'ils sont destinés à donner la mort, il faut trouver le cadre ou créer les conditions pour disposer les vies à être enlevées. Si ce cadre existe déjà, tant mieux, sinon, il faut le créer au laboratoire comme les armes qui vont y exercer. Mais, ces conditions sont, le plus souvent, faciles à réunir là où le fabriquant de la mort pense que la vie est moins importante ou assez fragile. Ce qui revient au même. En effet, si une vie est moins importante, cela voudrait dire que sa présence n'est pas nécessaire, et donc qu'elle peut disparaître sans préjudice pour l'humanité. Sa présence est égale à son absence de sorte que la présence et l'absence deviennent des synonymes paradoxaux.

Dans un autre sens, si la vie est reconnue comme fragile, c'est qu'elle manque de vigueur pour supporter la vie dans ce qu'elle comporte de difficultés et d'épreuves. Autrement dit, elle est destinée à disparaître à la moindre secousse, incapable qu'elle est de soutenir la concurrence vitale dont la théorisation se trouve chez l'Anglais Charles Darwin¹. Les animateurs de l'industrie de la guerre, et par ricochet, de la mort, en Darwinistes pratiques, pensent que chaque vie humaine a droit aux hommages des autres vies au moment où elle doit se retirer de la vie. Ainsi, au lieu de laisser la vie moins importante ou fragile se dissoudre dans l'anonymat du silence, il vaut mieux l'accompagner dignement dans le bruit des armes qui savent retirer la vie dans l'honneur. C'est pourquoi, l'Afrique, continent de la fragilité de la vie et de la vulnérabilité des hommes du fait des expériences douloureuses vécues telles que l'esclavage et la colonisation, est beaucoup convoitée et fortement courtisée par les marchands de la mort pour lui rendre service. Pour avoir montré la fragilité de la vie en son sein, l'Afrique s'est désignée elle-même comme le lieu qui remplit les conditions pour la prospérité de l'industrie de la guerre. Les engins techniques de la mort ne s'y fabriquent pas, seule la mort elle-même s'y déroule à la satisfaction des ingénieurs de la mort, nouveaux avatars de la philanthropie redéfinie.

1.2. Le néo-colonialisme ou le danger d'une colonisation sans colonisateur

Le colonialisme, le dictionnaire *Larousse* (2009, p. 221) le donne à lire comme étant une « doctrine qui vise à légitimer l'occupation d'un territoire ou d'un État, sa domination politique et son exploitation économique par un État étranger ». L'adjonction à ce terme du préfixe « néo- », emprunté au grec et signifiant « nouveau », permet de caractériser par le terme de néo-colonialisme, une fois les indépendances proclamées, les politiques visant à perpétuer des rapports de domination avec des États souverains. En effet, après des années de lutte des Africains pour la liberté et l'indépendance de l'Afrique, ils finissent par les obtenir. Sont-ce cependant les réelles (originales) ou de simples photocopies ? Sans pouvoir répondre directement à cette interrogation inquiétante, on peut cependant rendre compte du paradoxe qui est que le « maître », c'est-à-dire l'Occidental, est parti sans être parti. Il a le génie cynique de comprendre que la meilleure façon de rester sans être vu comme étant présent est de partir. Ainsi, il est resté nuitamment en Afrique après avoir fait ses bagages en pleine journée, au vu et au su de tous. C'est pourquoi, les indépendances tant souhaitées par le peuple africain apparaissent comme un leurre.

Les ardents « soleils des indépendances » thématés par Ahmadou Kourouma n'ont pas suffisamment brillé pour répondre aux attentes et espoirs du continent africain meurtri par tant d'années de colonisation.

¹ Chez Darwin, on parle de concurrence vitale, quand des espèces animales ou végétales se livrent à une forte compétition. La concurrence que se livrent les individus pour l'espace, la nourriture, la lumière, l'eau, etc. peut être vive, mais elle est de courte durée puisque rapidement les individus les plus chétifs, les moins bien armés ou placés, etc. vont rapidement mourir ou disparaître.

L'Afrique se retrouve fort malheureusement, « au lendemain des indépendances formelles » (K. Nkrumah, 1994, p. 33), dans le néocolonialisme. Ce qui est donné le jour (l'indépendance = partir) est retiré la nuit (le néocolonialisme = rester). Or, comme le dit Nkrumah :

Pour les pays indépendants, le néo-colonialisme est plus dangereux que le colonialisme. Le colonialisme est brutal, essentiellement ouvert, et on peut en triompher en mobilisant rationnellement l'effort national. Mais dans le cas du néo-colonialisme, le peuple est coupé de ses chefs, et, au lieu de faire leur travail, qui devrait consister au bonheur général, ceux-ci en viennent à négliger le peuple même qui les a portés au pouvoir et, par suite de leur imprudence, deviennent les instruments de la tyrannie qui profite aux néo-colonialistes (K. Nkrumah, 1976, p. 125).

À en croire K. Nkrumah, les Africains ne trouveront aucun bonheur dans le néo-colonialisme et ne feront que perpétuer leur souffrance par eux-mêmes (Cf. 1976, p. 125). Il faut donc l'éradiquer ici et maintenant. Mais, avant de l'éradiquer, cherchons à savoir comment elle se manifeste et pourquoi elle continue de faire le malheur de l'Afrique.

L'accès à l'indépendance d'un État suppose son autonomie, sa liberté à disposer de lui-même. L'indépendance signifie absence de contrainte extérieure dans les choix politiques ; telle devrait être la situation des États africains après la vague d'indépendances en 1960. Mais, aujourd'hui, la situation est autre. L'indépendance semble s'être décomposée en « in » voulant dire « dedans » et « dépendance » qui signifie « être sous la tutelle d'un autre ». Sa nouvelle configuration, qui se saisit sous une nouvelle écriture, se présente comme une « in-dépendance » qui place l'indépendant sous la « dépendance » d'autrui. Celui qui est dit indépendant se retrouve ainsi sous la loi d'un tiers à qui revient la gestion de sa vie. Il est dans la dépendance d'autrui qu'il pense avoir quitté en devenant indépendant. Sa supposée indépendance est une in-dépendance programmée.

La question se fait alors insistante de savoir si l'indépendance marque réellement la fin de la colonisation, de l'exploitation de l'Afrique ou si elle est sa simple prolongation en tant qu'in-dépendance qui est l'autre nom du néocolonialisme.

2. La réalité actuelle de certains pays africains

Un regard jeté sur les réalités de l'Afrique laisse transparaître deux choses essentielles : les guerres téléguidées d'une part et le recours aux grandes puissances d'autre part.

2.1. Les guerres téléguidées

L'Afrique est loin d'être libre ; « l'autre » ne l'a pas encore libérée et les signes de cette non-libération sont visuels aussi bien culturellement, politiquement qu'économiquement. L'Occident n'a pas accordé l'indépendance aux pays africains sans avoir élaboré un autre moyen d'exploitation, de contrôle sur le continent. Avant de partir de l'Afrique, il a pris soin de préparer son départ qui est un retour. Il est en réalité parti sans être parti dans la mesure où avant son départ il a trouvé des remplaçants pour faire son travail comme il se doit. La France, la Grande Bretagne, l'Espagne, la Belgique, etc. étaient tous conscients que l'Afrique réclamerait son indépendance. Il en est ainsi pour tous les pays qui ont connu la colonisation : le jour de la libération finit toujours par arriver. Quand ce jour arrive, de gré ou de force, cela se réalise. Rien n'a été ignoré par l'Occident ; il a commencé par l'éducation donnée aux indigènes. Il formait les intellectuels pour pouvoir servir ses intérêts. C'est bien ce que dit Monsieur Brévie, Gouverneur général de l'A.O.F. (Afrique Occidentale Française), rapporté par M. Towa (1976, p. 63.) : « Le contenu de nos programmes n'est pas une simple affaire de pédagogie. L'élève est un moyen de politique indigène ».

Les intellectuels formés dans le moule de l'Occident, et selon sa volonté, sont ceux qui, pour la plupart, au lendemain des indépendances, sont devenus les présidents des États africains. Ces présidents acquis

à la cause de l'Occident sont devenus réactionnaires dans le processus de développement de l'Afrique. Convaincus qu'aucun Président ne peut gérer sainement son pays en omettant les intérêts de son peuple, certains chefs d'Etats vont se détourner de la volonté de l'ancien maître, mais ils vont en payer le prix fort. Ainsi, dès les premières heures des indépendances africaines, certains pays vont connaître leurs premières crises. Celles-ci étant essentiellement des coups d'Etat, avaient pour but d'écarter les « élèves impolis » et de mettre au pouvoir des Présidents prêts à exécuter les ordres pour sécuriser les intérêts savamment calculés.

Dans ce contexte, les crises internes en vue d'installer des « sous-préfets » de la métropole à la tête des Etats vont se multiplier sur le continent. J. Powell révèle que « déjà, dans les années 1950, l'Afrique a connu neuf coups d'Etat qui ont réussi »². Selon ce même auteur, « dans les années 60, 70, 80 et 90, ce sont une quarantaine de soulèvements qui se sont déroulés »³. Mais, depuis le début du millénaire, de moins en moins de coups d'Etat ont lieu sur le continent laissant la place à un nouveau type de crise : le terrorisme. En effet, les attentats terroristes constituent la nouvelle menace qui pèse sur l'Afrique. Presque partout sur le continent, ce phénomène entraîne des désolations et des morts à grande échelle. Ainsi, nous pouvons dénombrer plus de 4000 morts en Afrique dus au terrorisme. Face à la précarité des systèmes de sécurité et de défense, l'Afrique n'a d'autres solutions que d'avoir recours à la métropole, une fois de plus encore.

2.2. Le recours programmé à la métropole

Les Africains, après avoir subi les dures peines et les pires humiliations pendant la longue période de la colonisation, espéraient, avec l'indépendance, même octroyée, qu'ils allaient retrouver enfin la dignité qui est attachée à la personne humaine et à la citoyenneté, ainsi que les avantages qu'elle procure légitimement, à savoir : la liberté, la justice, l'égalité et le développement économique et social de l'Afrique toute entière. Mais, rien de tout cela n'est encore advenu et les Africains se trouvent toujours pris dans les rets des impérialistes qui continuent d'en faire des sujets, au sens colonial du terme.

Avec l'archaïsme politique des dirigeants, d'hier à aujourd'hui, qui sont plus portés vers les délices et autres avantages que le pouvoir leur procure personnellement, plutôt que vers la construction d'une conscience citoyenne affirmée, d'Etats de droit réels, démocratiques, l'on peine à voir l'Afrique sortir des serres de l'Occident. Leur attitude désespérante installe le désespoir au sein des peuples africains. En lieu et place d'Etats développés qui s'adapteraient à la marche des temps modernes et à l'évolution de la civilisation universelle, les dirigeants africains réchauffent le colonialisme par un néocolonialisme dont ils sont les représentants assermentés dans les Etats qu'ils gouvernent en « rois plénipotentiaires ». Ainsi, au lieu de sortir les populations des ténèbres de la colonisation, pour faire d'elles des citoyennes aptes à juger par elles-mêmes la situation de leurs Etats, ils les plongent sous la forme d'un néocolonialisme, dans un obscurantisme presque absolu pour sauvegarder, toujours intacts, les intérêts de leurs maîtres.

Pour parvenir à ces fins, la stratégie mise en place par la puissance coloniale d'hier, est d'inciter les dirigeants africains à infliger aux citoyens de leurs Etats d'insupportables injustices. L'effet escompté est de pousser ces hommes et femmes en souffrance à la révolte, puis à des conflits internes desquels elle compte tirer profit en venant servir de médiateur et de pacificateur. Cela est assez remarquable dans les zones francophones de l'Afrique dite indépendante où prospèrent les crises militaro-politiques. L'élan pacificateur des grandes puissances qui disposent d'une puissance militaire s'accompagne généralement du pillage du sous-sol des Etats africains. Autrement dit, les interventions militaires en Afrique qui s'apparentent à de l'amour pour le continent sont en réalité un moyen d'enrichissement des puissances coloniales. Dans ces conditions, il apparaît absolument nécessaire pour les puissances coloniales d'investir dans la mort en Afrique. Cela fait fleurir les industries de la guerre et suit logiquement les armes

² <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1147040/coups-etat-putsch-afrique-amerique-sud> consulté le 18 janvier 2019 à 15h20.

³ Idem.

de guerre qui sont vendues aux Nègres avec la très grande probabilité que leur utilisation les invitera forcément en Afrique pour s'enrichir. Face à cette situation de chaos programmé, quelles solutions peut-on proposer pour sortir le continent de l'impasse ?

3. Quelques solutions pour sortir certains pays africains du sous-développement

Les puissances coloniales, appelées grandes puissances, doivent, pour la plupart, leur salut à l'Afrique. Dans ces conditions, il paraît judicieux, pour l'Afrique, si elle veut se développer, de s'unir pour parler d'une seule voix et aussi de choisir des dirigeants responsables.

3.1. L'union des Etats

Le sentiment qui habite, en général, l'Africain quand il jette un regard sur le niveau d'intégration des Etats à l'échelle continentale et régionale est un sentiment de grande déception et de profonde amertume. C'est parce qu'il y a un hiatus entre le nombre d'organisations continentales, régionales et sous-régionales en charge de l'intégration et les résultats obtenus. Pourtant, partout sur le continent, il existe un nombre pléthorique d'organisations d'intégration. A. Sylla (2009, p. 2) disait à ce propos :

À ce jour on compte plus de 200 organisations africaines travaillant à intégrer les États sur les plans politique, économique, culturel, judiciaire, etc., alors que le niveau d'intégration du continent, comparé à celui d'autres espaces intégrés (Union européenne, ALENA) est très faible. Les résultats obtenus sont largement en deçà de ceux escomptés.

Ainsi, avant et après les indépendances, un certain nombre de personnes parmi les élites africaines, convaincues, à l'instar de Kwame Nkrumah, que pour sortir du sous-développement, l'Afrique doit s'unir, rêvent d'une Afrique une et indivisible, sans frontières, dirigée par un seul chef. Pour ces panafricanistes, la balkanisation du continent étant la cause de ses problèmes économiques et de sa faiblesse politique, la création d'une fédération regroupant tous les pays et fédérant les ressources humaine et naturelle permettrait aux Africains de se faire entendre sur la scène mondiale. Cette idée ne manque pas de pertinence; elle est une réponse au désir de fraternité naturelle qui anime les peuples ayant traversé les mêmes épreuves comme la traite négrière, la colonisation, le néo-colonialisme, etc. qui sont autant de brûlures qui jalonnent l'histoire du continent. Le cri de cœur de Nkrumah, systématisé en livre au titre évocateur de *L'Afrique doit s'unir*, sonne comme un écho lointain de *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous*, de Karl Marx. Nkrumah était tout à fait convaincu que le salut de l'Afrique se trouve dans son unité. C'est pourquoi, « pour les États africains, la solution du progrès est de s'unir politiquement, d'avoir une politique étrangère commune, un plan de défense commun et un programme économique commun, en vue du développement de tout le continent » (K. Nkrumah, 1994, p. 206). Selon Nkrumah, il faut s'unir pour aspirer au développement, car tant que nous serons désunis, nous servirons toujours la cause du colon. Ainsi, la solution pour les Etats africains est de s'unir sur tous les plans afin d'éviter les pièges du néo-colonialisme, car :

Notre liberté est en danger tant que les Etats indépendants d'Afrique sont désunis (...) Si nous n'opposons pas à cette menace évidente et très grave un front africain uni, fondé sur une politique économique et militaire commune, la stratégie des autres nous séparera et nous détruira l'un après l'autre. Notre principal rempart contre ces sinistres menaces et les divers autres desseins des néo-colonialistes est notre union politique. Si nous voulons rester libres, si nous voulons bénéficier pleinement des abondantes ressources de l'Afrique, nous devons nous unir pour organiser notre parfaite défense et l'exploitation systématique de notre potentiel matériel et humain, dans l'intérêt de tous nos peuples. Faire « cavalier seul » serait limiter notre horizon, ruiner d'avance nos espoirs et compromettre notre liberté (K. Nkrumah, 1994, p. 16).

Nkrumah fait un constat ; les colons ont balkanisé l'Afrique pour mieux l'exploiter et la maintenir dans la servitude et, tant que les Africains ne s'unissent pas, les indépendances acquises au prix de mille souffrances ne seront qu'un leurre. L'unité apparaît donc, ici, non seulement comme la condition sine qua

non de la consolidation de la liberté des peuples africains, mais également comme l'essentiel de ce qui va faire le développement de l'Afrique. Elle constitue son cheval de bataille contre le néo-colonialisme considéré comme la forme la plus élevée et menaçante de l'impérialisme:

Le néo-colonialisme, aujourd'hui, représente l'impérialisme à son stade final, peut-être le plus dangereux. (...) L'essentiel du néo-colonialisme, c'est que l'État qui y est assujéti est théoriquement indépendant, possède tous les insignes de la souveraineté sur le plan international. Mais en réalité, son économie, et par conséquent sa politique, sont manipulées de l'extérieur (K. Nkrumah, 1973, p. 9).

Selon Nkrumah, on ne saurait parler d'indépendance dans la mesure où les États africains ne jouissent pas d'une autonomie complète pour gérer leurs propres affaires. Mais ce choix n'est-il pas possible avec des dirigeants responsables ?

3.2. Le choix de dirigeants responsables

Il faut reconnaître que les intellectuels occupent une place de choix dans le développement de tout pays. A ce titre, les intellectuels africains doivent jouer un grand rôle dans le développement de l'Afrique. Or, tous ces intellectuels formés en Occident ou, selon le modèle d'éducation occidentale, n'arrivent pas à participer sérieusement au développement de leur continent parce qu'ils ont été formés aux réalités occidentales dans l'oubli de celles d'Afrique. Dans ce contexte, « il existe - et tout particulièrement chez ceux qui ont fait leurs études à l'étranger - un certain " esprit de corps ". Ceux qui le possèdent sont devenus étrangers à leur milieu d'origine et n'ont, généralement, d'autre ambition que de faire une brillante carrière politique, d'avoir un rang social élevé et d'acquérir un statut professionnel » (K. Nkrumah, 2009, p. 42) tout en oubliant les vrais problèmes de l'Afrique. Ces intellectuels africains deviennent « réactionnaires » dans le processus de développement de l'Afrique (Cf. K. Nkrumah, 2009, p. 49).

Ainsi, pour perpétuer sa domination sur l'Afrique, l'ancienne métropole parraine l'un de « ses » intellectuels façonnés par l'Occident. Dès lors, une fois au pouvoir, il s'active à remplir sa mission en laissant piller les richesses du pays par ses maîtres. Avec les rétro-commissions qu'il touche pour « mission bien remplie », il devient intouchable et riche tandis que le peuple meurt de faim. Comme un clou sans tête enfoncé dans une planche, il méprise et blesse profondément le peuple au profit des Occidentaux. Il réussit l'exploit de s'oublier comme Africain pour être plus Occidental que l'Occident lui-même. Dans ces conditions, il est tentant de se demander, non sans tristesse : que faire ?

Les dirigeants africains doivent apprendre à écrire l'histoire de l'Afrique selon les réalités africaines. La renaissance du continent, qui insiste beaucoup sur la façon de présenter l'histoire, est à ce prix. Ainsi que le dit K. Nkrumah (2009, p. 80),

La société africaine doit être considérée comme jouissant de sa propre intégrité. Son histoire doit être le reflet d'elle-même et les contacts avec les Européens ne doivent y figurer que sous l'angle de l'expérience des Africains, même s'ils ont été une expérience plus importante que toutes les autres. Autrement dit, les contacts avec les Européens doivent être narrés et jugés au point de vue des principes qui animent la société africaine, au point de vue de l'harmonie et du progrès de cette société.

Les hommes politiques africains doivent tenir compte des réalités africaines pour penser le développement de l'Afrique. La Renaissance à laquelle pense Nkrumah passe par la consolidation de l'indépendance, l'instauration d'un socialisme qui cherche à se rattacher au passé égalitaire et humaniste du peuple. Ce socialisme à l'accent nkrumahéen cherche fondamentalement à utiliser les résultats du colonialisme adaptés dans l'intérêt du peuple, à freiner et à prévenir les anomalies et inégalités créées par l'habitude capitaliste du colonialisme, à réformer la psychologie du peuple en la purgeant de la mentalité coloniale. En consolidant les indépendances et en neutralisant le néo-colonialisme qui est le dernier stade de l'impérialisme, l'Afrique pourra avancer sereinement sur la voie du développement, idéal pour lequel les hommes luttent et lutteront encore et toujours.

Conclusion

Ce travail est une réflexion menée sur les nombreuses guerres que connaît l'Afrique. Il a permis de savoir que ces guerres, même si parfois sont faites par les Africains eux-mêmes, elles ne sont guère fortuites, car elles participent de la stratégie toute élaborée des puissances coloniales de maintenir les Etats africains dans le néo-colonialisme. Cette stratégie savamment pensée est mise à exécution par la bonne volonté de certains Africains avides de pouvoir et d'argent. Ces dirigeants font tout pour plaire à l'ancienne métropole tout en méprisant le peuple sur lequel ils règnent sans partage. Mais, l'on ne doit pas désespérer de l'Afrique, car « aujourd'hui, plus que jamais, malgré le nationalisme étroit, l'ethnocentrisme et d'autres obstacles, le vent du changement et de l'unité souffle, chaque jour plus fort, sur le continent, n'épargnant aucune région, aucun pays » (P. Hountondji, 1976, p. 9). Ce changement de la situation africaine passe par une prise de conscience des Africains. Ainsi, seuls une union continentale et des dirigeants responsables pourront relever le défi d'une Afrique meilleure. Une union continentale semble la voie indiquée pour aider l'Afrique dans son combat pour le développement. « L'unité des pays d'Afrique est la condition sine qua non d'un développement complet et rapide, non seulement de la totalité du continent, mais aussi de chaque pays » (P. Hountondji, 1976, p. 192). Cette unité permettra de résoudre la question du sous-développement de l'Afrique. L'unité dont parle Nkrumah, appuyé en cela par d'autres patriotes africains comme Cheikh Anta Diop, Joseph Ki-zerbo, Paulin Hountondji, etc., n'est possible que par une intégration des peuples et des ressources de l'Afrique. Nkrumah soutient que « seule la fusion continentale de nos territoires, de nos populations et de nos ressources donnera tout leur sens à nos aspirations : passer de notre stade pré-industriel à celui qui donnera à tout le peuple le niveau de vie élevé des pays les plus modernes » (K. Nkrumah, 1994, p. 197). Pour ce faire, Y. M. Guissé (1979, p. 108) recommande qu'il faut que « les frontières artificielles de la colonisation s'effacent progressivement pour laisser place à de grands ensembles ; les peuples se retrouvent ; l'Afrique commerce avec l'Afrique ; les économies s'articulent. L'Afrique se remembre et vit par elle-même et pour elle-même ». Cette intégration des peuples ne sera viable en Afrique que par une culture de l'humanisme qui aboutira à l'amour de son prochain.

Aussi, l'intégration des ressources fera-t-elle que l'Afrique pourra être opérationnelle sur tous les plans pour amorcer sereinement son développement. Selon le mot de C. Yao (2014, p. 142), on pourra ainsi assister à l'éclosion d'« une Afrique qui vaincra la famine et permettra à ses fils de penser tranquillement son développement ». C'est notre conviction et nous la partageons avec ceux qui croient en l'Afrique. C'est notre rêve et nous devons accepter ce rêve, car pour l'Afrique, il faut d'abord rêver avant de s'engager dans l'ultime combat pour sa renaissance. Nous sommes confiant qu'un temps glorieux pour l'Afrique approche et « tant pis pour ceux qui nous traiteront de rêveurs » (C. Yao, 2014, p. 142).

Bibliographie

Ouvrages

DIAKITE Samba, 2014, *Philosophie et contestation en Afrique, Quand la différence devient un différend*, Bouake, IRDA.

GUISSE Youssouph Mbargane, 1979, *Philosophie, culture et devenir social en Afrique noire*, Dakar, N.E.A.

HOUNTONDI Paulin, 1976, *Sur la philosophie africaine*, Yaoundé, CLE.

MOUMOUNI Abdou, 1964, *L'éducation en Afrique*, Paris, Maspero.

NKRUMAH Kwame, 1973, *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme*, Paris, Présence Africaine.

NKRUMAH Kwame, 1976, *Le Consciencisme*, Trad. Starr et Mathieu Howlett, Paris, Présence Africaine.

NKRUMAH Kwame, 1994, *L'Afrique doit s'unir*, Trad. L. Jospin, Paris, Présence Africaine.

NKRUMAH Kwame, 2009, *La lutte des classes en Afrique*, Paris, Présence Africaine, première édition (1972), dernière édition « *Collection Panafricanisme* ».

TOWA Marcien, 1976, *Léopold Sédar Senghor : négritude ou servitude*, Yaoundé, CLE.

YAO Christian, 2014, *L'Afrique entre mirage et outrage, une maturité fantasmatique*, Québec, Différance pérenne.

Articles et dictionnaire

FIÉ Doh Ludovic, 2009, « De l'intégration africaine : contribution à la prévention et à la gestion des conflits » in *Notre Afrique*, N°001, 1er trimestre 2009, Abidjan, Bureau Ivoirien pour la Promotion de l'Intégration Africaine, p. 19-39.

LAROUSSE, 2009, Paris, Larousse.

LE ROBERT, 2016, Paris, SEJER.

SYLLA Ali, 2009, « Du fondement d'une intégration africaine réussie » in *Notre Afrique*, N°001, 1er trimestre 2009, Abidjan, Bureau Ivoirien pour la Promotion de l'Intégration Africaine, p. 39-56.